

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Le signe de contradiction

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1979, tome 75, p. 103-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Le signe de contradiction

En 1976, le cardinal Wojtyla prêchait une retraite au pape Paul VI et à ses collaborateurs. Nous pouvons lire maintenant ce qui fut alors exposé, dans un livre intitulé *Le signe de contradiction*. Texte intéressant, oh ! combien, mais aussi déroutant parfois, car s'y trouvent mêlés une réflexion ferme et profonde et des propos d'une extrême simplicité. Une lecture plus attentive permet de découvrir à quel point tout tient ensemble et se relie. La ferveur d'une âme humble et adorante prolonge ou anticipe la démarche sévère d'une intelligence qui sait ne pouvoir être exhaussée (et exaucée) que par la foi aimante et espérante.

Par ailleurs, nous constatons combien demeure présente la réalité du monde contemporain, non comme une obsession angoissante, mais comme un appel, un stimulant à expliciter, à questionner les richesses inépuisables de la Révélation. Texte d'aujourd'hui. Texte de toujours, animé par quelques idées directrices qui sous-tendent tous les développements. Celui qui est devenu Jean Paul II les garde toujours présentes à l'esprit : le bien est prodigue de lui-même ; l'opposition augustinienne de deux amours, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi et l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ; le fait que seul le Seigneur Jésus révèle totalement l'homme à lui-même et sa valeur incalculable, puisque racheté par le sang du Fils même de Dieu.

Enfin, ce qui frappe dans cette retraite c'est le constant souci de Jean Paul II de remonter au fondement, aux racines de tout. On sent en lui une intelligence extrêmement exigeante qui veut sans cesse aller au-delà des apparences, au-delà de l'éphémère afin d'en rendre mieux compte. L'agir de l'homme ne s'explique qu'en fonction de l'être de l'homme. Celui-ci, créature contingente en quête de plénitude et d'absolu, fait qu'il ne peut y avoir d'ontologie sans axiologie.

Regard sur Dieu

Deux aspects du mystère divin sont retenus. Dieu échappe à toute mensuration de l'esprit humain. Il est **l'Existence**, l'Existant, le fondement, la source de tout, il constitue, il dépose dans l'existence chaque créature. De plus, Dieu est **Personne** en plénitude, le « Toi divin qui permet en définitive au moi humain de se constituer » (28). Son œuvre est vie, elle est amour, donc mouvement vers la rencontre et la communion. L'amour imprègne le monde dès les racines mêmes de la création, c'est pourquoi nous décelons une sorte de démarche réciproque : dans la mesure où la création évolue vers l'homme, Dieu insensiblement se communique et s'approche du monde. « Quand dans ce processus de création, qui, sur le plan des résultats, prend la forme d'une certaine évolution du monde (...) approche le moment de la création de l'homme, alors Celui qui, en tant qu'Être subsistant par lui-même, Ipsum esse subsistens, est aussi toute la plénitude de l'être personnel, progresse pour ainsi dire lui aussi d'un pas dans cette même direction, selon le principe que le bien est prodigue de lui-même, bonum diffusivum sui ; créant les êtres humains " à son image et à sa ressemblance " (Gn 1, 27), il conclut avec eux une Alliance. Le Dieu de la Création devient le Dieu de l'Alliance, et cela survient selon la même logique qui depuis le commencement oriente l'œuvre de la création. » (37) Ainsi la création aboutit à une alliance entre Dieu et l'homme en Adam ; l'homme se trouve **relié** à Dieu, et Dieu à l'homme, ce que détruira le péché.

La création et l'alliance ont l'amour pour cause, pour origine, pour motif ; mais aussi il se trouve en elles comme un fait, une réalité : fruit de l'action divine. Ainsi le monde apparaît comme un mouvement du Dieu aimant vers l'homme, un don fait à l'homme et pour l'homme. Tout naturellement, l'homme sera un don fait pour l'autre et à l'autre. « Et c'est pourquoi le monde entier, qui était sorti des mains de son Créateur, porte en lui la structure du don. » (82) Enfin, c'est un Don infini, personnel, de Dieu à l'homme, c'est l'Esprit-Saint qui permet à l'homme de naître au sentiment d'être gratifié du monde entier, de soi-même (pour l'autre), du pouvoir de procréer, d'un appel à s'orienter vers la source éternelle.

Le refus

Comme créature de l'amour divin, l'homme se trouve à la fois limité ontologiquement, dans un état de dépendance foncière, et appelé à se développer à l'intérieur de ses limites, selon des exigences qui s'étendent à son essence et à sa raison (cf. 39, 49).

L'histoire du monde est traversée par la présence active du don, de l'Amour, du Verbe, de l'Evangile à quoi s'oppose l'action désespérée du refus, de l'Anti-Amour, de l'Anti-Verbe, de l'Anti-Evangile. La **vérité** est que, nous l'avons vu, l'homme n'existe qu'en état de dépendance radicale à l'égard du Dieu de Majesté, du Dieu trois fois personnel, du Dieu de l'Alliance. Le péché, commis à l'instigation du père du **mensonge**, consista à refuser cette vérité, inaugurant ainsi une œuvre progressive de décréation.

Le monde, l'homme ne sont plus perçus comme un don **accueilli** en vue d'un don **consenti**. Le monde devient le lieu de la tentation humaine, exerçant sur l'homme une attraction dynamique ; car l'homme obsédé de lui-même oublie Dieu qu'il conteste, alors qu'il était invité à en devenir le collaborateur. Loin de se préoccuper de rechercher la gloire de son Seigneur, l'homme n'est jamais las d'assouvir son orgueil. Il vit selon l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu. Ce mouvement de décréation — puisque la création est mouvement réciproque vers la rencontre et la communion — semble atteindre aujourd'hui son point extrême. Car « ce qui fut reçu et accepté par Adam et Eve indiquait déjà la direction qu'allait prendre le développement ultérieur de la tentation, contenue dans les paroles du tentateur » (50), et il semble que « le moment est venu où ce qui restait à ajouter a trouvé en quelque sorte son contexte historique. C'est peut-être le plus haut degré de tension connue jusqu'à présent, dans l'histoire de l'homme, entre le Verbe et l'Anti-Verbe » (54-55). Ainsi le mal, qui descend dans les profondeurs de la structure spirituelle du monde et de l'homme, pratique une fissure toujours croissante qui départage le bien du mal, scellés par la bénédiction et la malédiction.

Un regard sur l'homme

Là encore retenons deux affirmations fondamentales relatives à l'homme.

Tout d'abord, l'homme est une **créature contingente**, dans un monde contingent (cf. 27).

Par ailleurs, l'homme est une **personne** qui se dépasse elle-même pour tendre vers Dieu. Il transcende le monde entier, car il est dans son être même **relation** à Celui qui est l'Être, le Bien, la Bonté, la Beauté, la Vérité, c'est-à-dire Dieu, Personne en plénitude, qui permet au moi de se constituer comme une personne. Il existe donc un mouvement au sein de la pensée et de la nature humaines. Les efforts de l'homme s'orientent sans cesse d'une manière ou d'une autre vers Dieu ou contre lui. Il est nécessaire, aux yeux de Jean Paul II, de ne pas s'arrêter en chemin, mais d'aller au bout de sa propre pensée, d'atteindre aux raisons ultimes et de s'enraciner profondément dans la connaissance de Celui qui, créateur, engage un dialogue d'être et d'amour. Evoquer le dialogue c'est évoquer un échange respectueux et progressif, où chacun se livre et s'engage toujours plus intimement dans le sens de l'accueil, du don ou du refus.

Si Dieu a choisi l'homme, il attend en quelque sorte d'être choisi en retour : car la liberté est la condition indispensable de l'amour et du don. Là se situent le péché d'Adam et le consentement de Marie, lequel fut l'aurore d'un temps nouveau qui continue et où se forme l'homme nouveau. Dès Noël, la face de la terre a radicalement changé et « la crèche qui a servi de mangeoire aux bêtes, est devenue la place de la rencontre entre les hommes et le Dieu incarné » (61-62).

La reprise

La force de l'amour, qui s'exprime dans la création et l'alliance, éclate dans l'incarnation où l'on voit que Dieu est au-delà du mal engendré par la haine de Satan et la faiblesse de l'homme ; qu'il domine seul le conflit entre le bien et le mal et que, dernier rempart du bien, il en prend

la défense dans l'histoire spirituelle de l'humanité. Amour et Vérité, Dieu « n'hésitera pas à rentrer par les chemins connus de lui seul, dans l'histoire du monde, dans la pensée et le cœur des hommes d'où il a été extirpé par le père du mensonge et où il demeure l'objet des mêmes tentatives sataniques » (71).

L'expérience de l'homme l'initie à une conception de la puissance et du pouvoir qui l'écrasent toujours, l'humilient et le détruisent. C'est pourquoi, la venue du Christ dans le monde exprime une économie divine, trinitaire, toute différente. Dieu étant absolument autre que l'homme manifeste une puissance et un pouvoir inconnus de l'homme, afin que celui-ci puisse croire à la vérité de l'amour. Pas d'amour sans pauvreté, aussi le Verbe est-il arrivé sur terre radicalement pauvre et est-il demeuré radicalement pauvre. La victoire primordiale du Christ sur Satan c'est l'amour : tel est le contenu du salut, telle en est la principale énergie.

Voilà pourquoi Jean Paul II en appelle à la naissance d'une autre civilisation, toute fondée sur le don et l'accueil : « Une autre culture doit [en] naître, une autre civilisation, une autre échelle de relations commerciales, de rapports de production et de partage des biens, et une autre conscience des valeurs et des survaleurs. (...) Il est donc clair que le Concile exprime la vérité de l'Eglise non seulement par la promulgation d'une Constitution dogmatique, mais également d'une Constitution pastorale : la Constitution sur l'Eglise dans le monde. Dans les sphères de la vie et de l'activité humaine, dans le mariage et la famille, dans le monde de la culture, du commerce et de la politique, dans l'ordre international, en tant que protectrice de la justice et de la paix. A la base de tous ces domaines, doit se trouver le droit au Don — de la création à l'homme, de l'homme à l'homme, de l'homme à la communauté et de la communauté à l'homme. A partir de ce principe, on peut avec patience et efficacité vaincre les obstacles qui ont surgi et qui continuent de surgir après le passage de l'Anti-Verbe, de l'Anti-Amour... » (85-86).

Désormais, l'homme sait qu'il n'est pas condamné à la mort mais qu'il est appelé à la gloire (cf. 76-77) : le Seigneur Jésus est là qui veut le bien des hommes et de toute la création afin qu'éclate en tout et pour tous la gloire du Père. Cette gloire divine, Jean Paul II aime la contempler

en l'homme rendu à la vie par Jésus à l'heure de sa Passion : « Toute la royauté de l'homme, toute sa dignité qu'il est venu exprimer et restaurer, sont enfouis en lui à cette heure » (107).

Nous avons vu que Dieu demeure le dernier rempart du bien et qu'il en prend activement la défense dans l'histoire. Il continue ainsi de se révéler en tant que Dieu, « dans sa Justice et sa Miséricorde, dans sa Sainteté qui est Amour » c'est-à-dire aussi avec son désir d'entretenir avec le monde et l'homme une relation toujours plus profonde et toujours plus parfaite. Cela suppose la lutte et le triomphe du Verbe et de l'Amour face à l'Ennemi. Dans le mystère de la rédemption, « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi se crucifie avec son opposé radical : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu » (113). La haine suprême se découvre en faisant mourir Jésus. L'amour suprême de Jésus-homme pour le Père, vers lequel il s'élançait de tout son être (et pour l'humanité vers laquelle le Père l'a envoyé), se manifeste dans cette extase définitive. Dès lors, Jésus repose simultanément dans le sein du Père et dans le sein de l'humanité par l'Eglise. « La présence du Christ dans l'Eglise — présence eucharistique et charismatique — témoigne que son **départ** par la mort est également une **venue** incessante dans les dimensions du Don — précisément de ce Don incréé et éternel qu'est l'Esprit-Saint » (128).

A Noël, la face de la terre a radicalement changé, tandis qu'à Pâques naît l'Eglise qui est « la naissance de l'homme, de chaque homme, de tous les hommes, de l'homme qui — qu'il le sache ou non, l'accepte ou non dans la foi — se trouve déjà dans la nouvelle dimension de son existence » (123), c'est-à-dire « in Christo », dans le Christ. La relation de Dieu et de l'homme prend désormais les dimensions d'un don réciproque absolu et indéchirable : le rédempteur voue à chaque homme un amour de qualité nuptiale. Dès l'instant où l'homme se trouve si engagé au sein même du mystère divin, comment ne serait-il pas un inconnu à lui-même, comment pourrait-il n'être qu'un objet de la science et du savoir ? D'une part, l'incarnation de Dieu dans son Fils met en évidence la grande, l'extraordinaire dignité de la nature humaine. D'autre part, le Christ-Sauveur révélant le Père et son Amour manifeste en plénitude l'homme à lui-même et précise le prix de chaque être humain et « comment il faut lutter, quels efforts il faut déployer pour préserver cette dignité qui lui est propre » (136).

L'homme dans le Christ

Jean Paul II scrute les profondeurs de l'homme et discerne trois composantes de l'extraordinaire dignité de son être, rendue manifeste dans le Christ et par lui. On pourrait dire que les éléments constitutifs de sa dignité sont la relation avec la vérité — voilà pour l'intelligence ; la relation avec le bien — voilà pour la libre volonté ; la relation enfin avec la Personne vivante en qui tout subsiste et vers qui tout s'efforce — voilà pour l'âme.

D'une part, « l'homme est lui-même par la vérité. La relation avec la vérité constitue son humanité et la dignité de sa personne » (155). La pensée est donc mise en demeure de rechercher honnêtement la vérité dans tous les domaines, de la méditer l'ayant accueillie avec joie, de la respecter concrètement en y conformant sa vie.

Mais cela ne suffit certes pas. Il faut, d'autre part, que chacun, selon sa vocation propre, porte témoignage à la vérité, la confesse en paroles et en actions devant les autres. « Ce témoignage s'oppose aux semeurs de doute en l'homme, et surtout à ceux qui détruisent le sens de la responsabilité vis-à-vis de la vérité, et la conscience du droit à la vérité chez l'homme. » (157) Une telle entreprise ne peut pas ne pas être contestée, gênée par celui qui, dès le début, est menteur. « Jésus a scellé de sa croix et de son sang le témoignage de la vérité. » (158) De plus, si nous devons orienter nos actions selon la vérité, les soumettre à la vérité, cela implique que nous ayons conscience que notre dignité humaine « ne peut reposer que sur un usage responsable de la liberté » (159), non sur une liberté de jouissance.

Loin d'être réductible à la matière, l'homme en est le seigneur, car il est relation libre et responsable à la vérité. Le deuxième fondement de la dignité humaine, Jean Paul II le voit dans la relation qu'à l'intime de lui-même l'homme entretient avec un principe objectif, qui lui permet de départager le bien du mal. « Dans l'obéissance à la conscience se trouvent la clef de la grandeur morale de l'homme et le fondement

intrinsèque de sa royauté, de cette domination qui (...) est avant tout une domination sur soi-même. » (180) Car, finalement, obéir à sa conscience c'est se soumettre à la loi divine de l'amour authentique.

Puis, dans des pages d'une très grande beauté, se trouve présentée la troisième dimension de la dignité humaine, résumant en quelque sorte l'essentiel de la retraite.

Le mystère de l'homme se trouve inscrit dans le mystère du Verbe incarné, c'est-à-dire dans le mystère du Christ-Prêtre. Ainsi, le sacerdoce du baptisé touche à la vérité profonde de l'homme concret, à sa vérité existentielle et à sa réalité intime.

L'homme, nous l'avons vu, n'existe pas seulement en soi, dans le monde, il n'existe vraiment que dans la relation, dans l'oblation et le don. Il existe « en direction de Quelqu'un qui lui-même dépasse le monde, en tant que Plénitude d'Être personnel » (168). Et Jean Paul II ajoute : « Si cette relation, cette perspective de l'homme hors du monde venait à manquer, toutes les victoires de la civilisation, tout le progrès de la culture, de la science et de la technique ne seraient alors que l'accompagnement de son ultime échec. En effet, la mort signifierait la victoire définitive sur l'homme, et toute victoire temporelle de l'homme resterait à inscrire dans le bilan de cet échec. » (168)

Ainsi, grâce à la dimension sacerdotale de l'homme dans le Christ, nous percevons mieux qui nous sommes dans ce monde créé et racheté par Dieu. Créé et racheté par Dieu, le monde porte en lui un sacrifice de louange qui est service obéissant et silencieuse adoration. C'est à l'homme, expression vivante de la gloire de Dieu, que revient le rôle d'offrir cette louange, de poursuivre le dialogue de la créature et du créateur.

Le sacerdoce ministériel prolonge, approfondit ce mystère de l'homme et le rend plus évident encore. C'est pourquoi : « le monde qui effacerait le sacerdoce de sa structure, aussi bien visible qu'invisible, se nierait et détruirait par là le profil de l'humanité dans son essence même » (169).

Prière et péché

Si l'homme est celui qui transcende l'univers et qui se dépasse lui-même pour tendre vers Dieu, il est normal que la prière dans la foi adorante soit l'expression même de cette transcendance dynamique (cf. 30). Elle constitue ainsi un élément essentiel de « l'existence humaine dans le monde qui est une existence vers Dieu, avec le monde vers Dieu » (172). Acte d'alliance, elle aura deux grandes dimensions. Elle est « une étonnante insertion de l'Éternité dans la dimension concrète de l'heure, une insertion de la Sagesse éternelle dans la mesure de la connaissance, de la saisie du concret ou même du sentiment de l'homme » (190). Par ailleurs, œuvre de l'Esprit en nous, elle est un échange par le Fils avec le cœur du Père, elle nous entraîne à la racine de notre être, elle nous enfonce dans le mystère de Dieu, au cœur de ses pensées, de ses desseins. C'est pourquoi prier est un acte d'espérance puisqu'il fait voir en Dieu l'accomplissement de ses promesses.

La même visée profonde de l'être humain permet à Jean Paul II de préciser en quoi consiste finalement le péché mortel. Toujours nous trouvons l'aspect relationnel de la créature « ... la raison de la rémission ou la retenue du péché n'est pas le mal moral en lui-même qui est une donnée purement humaine, mais sa référence à la source de la grâce, à l'Esprit-Saint. Si cette référence fait défaut — ne serait-ce que dans un sens médiat — point sur lequel la théologie contemporaine semble mettre en particulier l'accent, alors le péché ne pourrait en définitive être remis (cf. Mt 12, 32) » (210).

Si donc notre activité quotidienne n'est pas privée de son contenu religieux, si elle s'y réfère constamment, alors elle constitue un authentique mouvement vers Dieu. C'est une vie de foi, d'espérance et de charité, de prière et de service, c'est une « vie consacrée, reliée à l'eucharistie », et ce mouvement qui nous porte vers Dieu émerge de l'ensemble de notre existence et de notre activité (cf. 14).

Le présent et l'eschatologie

Ce constant effort accompli par Jean Paul II pour descendre aux racines de la vie, de l'univers et de l'homme, le conduit naturellement au terme de tout. Non seulement l'homme dans son mystère est relation, mais toute l'histoire du monde tend vers quelque chose ou Quelqu'un qui la dépasse et qui l'accomplisse. L'homme et l'humanité ont une condition itinérante, chacun et tous sont en marche vers la cité sainte ; non seulement la personne, mais l'humanité se réalise en vérité grâce au sacré qui seul parachève l'humanisation (cf. 196-197).

Si l'incarnation du Verbe apporte au monde et aux hommes les prémices de la plénitude définitive, l'Eglise prépare le monde à la restauration déjà donnée et inaugurée en Jésus. Sans doute, la difficulté d'être homme aujourd'hui semble grandir, mais face au déferlement des puissances du mal, n'oublions pas notre sublime et commune vocation : l'union dans la vérité par la charité (cf. 225) et dans la communion des personnes (cf. 230). Finalement, c'est le mystère même de la Trinité qui est « la mesure définitive de l'histoire et de l'homme et du monde qui, grâce à la soumission de toutes choses par le Fils au Père dans l'Esprit, retrouve sa participation intégrale au mystère de Dieu, parce qu'il sera tout en tous » (224).

Conclusion

Nous comprenons mieux maintenant la signification des premiers mots du livre où Jean Paul II définit en quelque sorte ce qu'est à ses yeux une retraite : elle exprime, dans sa plénitude, le mystère même de l'homme et sa vocation.

Elle permet la découverte fondamentale de soi et de Dieu, et donc du sens de la vie. Elle est un chemin qui conduit simultanément à Dieu et à soi ; elle fait apparaître le souci fondamental que devrait nourrir tout être humain : ne pas se tromper sur l'essentiel : « que mon chemin ne soit fatal ». Si l'homme se définit comme relation vive, la retraite sera

tout naturellement mouvement vers Dieu et cela dans le tréfonds de son être aussi bien que de son existence. Bien plus : elle sera entrée confiante de tout soi-même — sans restriction, sans fermeture ni réserve — en Dieu qui est vie, vérité, amour. Nous y apprenons à contempler notre vie, la vie humaine, dans la lumière qu'est le Christ et nous imprimons, par cette lumière, une forme à notre vie entière. Enfin, la retraite de façon privilégiée permet à Dieu non seulement de nous sonder, de nous éprouver, mais de nous « vérifier » : « Ne te contente pas de me sonder. Ne te contente pas d'un diagnostic, d'une expertise divine. Mais éprouve-moi. L'épreuve n'est pas seulement le commencement de la connaissance, elle est en quelque sorte son accomplissement et son apogée, le principe d'une vérification parfaite. » (16)

Révélé en plénitude dans le Christ Jésus, l'homme n'agit vraiment selon ce qu'il est que s'il est identifié au Seigneur, partageant son destin. Lumière des nations, Jésus est aussi signe de contradiction dans un monde qui veut à tout prix s'enfermer en lui-même et ne s'ouvrir sur rien ni personne qui le dépasse : « toute la perfection de la tentation humaine ne se fonde-t-elle pas sur cette idée que l'homme se croit seul ? » (56)

Comme le Christ et en lui, l'homme digne de ce nom ne peut qu'être une source bienfaisante de lumière vivifiante, mais radicalement contestée.

Gabriel Ispérian